Collection « Questions sensibles », fondée et dirigée par Céline Masson et Isabelle de Mecquenem

Ouvrage publié avec le soutien de l'ANR LIMINAL.

www.editions-hermann.fr

ISBN: 979 1 0370 0636 3

© 2020, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

VIOLENCE ET RÉCIT

Dire, traduire, transmettre le génocide et l'exil

> Sous la direction de Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky



Les mots pour le dire : un cercle narratif avec des arrivants somaliens à Rome

par Alessandro Triulzi

Il faisait nuit quand nous sommes arrivés à Lampedusa le 30 juillet 2008. On nous a pris les empreintes digitales, on nous a donné un numéro. Moi, j'étais le numéro 11, Aboubakar était le numéro 10. Après une semaine on nous a mis dans un avion sans rien dire, on ne connaissait pas notre destination. Nous étions en train d'être remis au Centre d'accueil de Castelnuovo di Porto.

(Hassan, C.A.R.A. Italia, 2010 : 40', frame 1':52"-2':34")

C'est un jeune Somalien qui parle, Hassan, en présentant son camarade Aboubakar et lui-même hébergés dans un Centre d'accueil pour réfugiés et demandeurs d'asile (C.A.R.A.) près de Rome en 2009. Ses mots sont enregistrés dans une vidéo-interview (C.A.R.A. Italia, 2010, 40') que le réfugié et cinéaste éthiopien Dagmawi Yimer a tournée les premiers mois de 2009 dans le Centre C.A.R.A. de Castelnuovo di Porto près de Rome¹. À cette époque-là, le Centre C.A.R.A., un ancien dépôt de la Protection Civile géré par la Croix Rouge italienne, hébergeait dans ses salles vides éclairées au néon quelques centaines de demandeurs d'asile qui attendaient depuis des mois la réponse du gouvernement italien à leur demande de protection internationale.

^{1.} Le titre "C.A.R.A. Italia" (Chère Italie) se sert de l'acronyme C.A.R.A. du Centre d'accueil pour capturer l'illusion d'hospitalité réservée aux migrants irréguliers par le Gouvernement Berlusconi en 2008-2011.

259

Parmi eux, il y avait des ressortissants de la Corne d'Afrique qui venaient de traverser au printemps 2008 le désert libyen et la mer Méditerranée suivant la « route L-L » (Libye-Lampedusa), la plus fréquentée des routes migratoires qui liaient alors la Corne d'Afrique à la Méditerranée, et la plus lourde de violence2.

Dagmawi Ymer, qui avait suivi la même route deux ans auparavant avec un groupe de jeunes Éthiopiens en débarquant à Lampedusa à la fin juillet 2006, avait ensuite suivi un séminaire audiovisuel dans l'école d'italien pour migrants à Rome Asinitas où l'Archive des mémoires migrantes (<www.archiviomemoriemigranti.net>) faisait alors ses premiers pas. En ce temps-là, Dagmawi Yimer venait de terminer le film Come un uomo sulla terra (2008, 60') avec Andrea Segre et Riccardo Biadene, une « vidéo participante » qui voulait dénoncer les conditions de violence du passage libyen, et les collusions du gouvernement italien dans leur maintien. Le film était le premier témoignage des différents parcours de violence de la route libyenne racontés par un groupe de jeunes Éthiopiens provenant d'Addis Abeba qui avaient décidé de quitter leur pays à la suite des élections de 2005 « volées » par le gouvernement. La rencontre du cinéaste éthiopien avec les jeunes Somaliens a entraîné un nouveau témoignage audiovisuel, cette fois-ci sur les procédures d'accueil en Italie réservées aux demandeurs d'asile. Voilà le point de départ pour la narration collective inaugurée au centre de Castelnuovo di Porto parmi les jeunes Somaliens et poursuivie dans l'école d'italien Asinitas où Dagmawi Yimer, à l'aide d'autres volontaires et médiateurs linguistiques de l'Archive, a donné vie au premier « cercle narratif3 » entretenu avec des ressortissants de la Corne d'Afrique qui venaient d'arriver en Italie. Voilà comment Hassan (alors âgé de 20 ans) et Aboubakar (alors âgé de 21 ans) se présentent eux-mêmes au début du film C.A.R.A. Italia. C'est Hassan qui parle :

« Aboubakar et moi nous étions amis. Nous étions ensemble à l'école. On se connaissait bien, on a grandi en Somalie pendant la guerre civile. Au cours du voyage nous nous sommes rencontrés à Tripoli. On était au bord de la mer, nous étions en train de partir [pour l'Italie]. Nous arriverons, nous mourrons, ou nous rentrerons : nous sommes dans les mains de Dieu⁴. »

Le cercle narratif entre ressortissants de la Corne faisait partie des activités de soutien à l'enseignement d'italien à l'école Asinitas de Rome. Le nom de cette école était emprunté à la « sancta asinitas » louée par Giordano Bruno, la « sainte ânerie » des plus humbles et déterminées des bêtes de somme que le moine-philosophe agitait contre les savants de son temps. À l'école on s'efforçait d'enseigner et en même temps de soigner les nouveaux arrivants et leurs besoins linguistiques en utilisant leurs contes et récits pour l'acquisition de la nouvelle langue. À cette fin, on a commencé à créer un répertoire de récits de vie et de voyage pour intégrer l'enseignement de la langue italienne. C'est ainsi que les « Archives migrantes » sont nées. Et c'est en rebondissant de voix en voix, d'un coin à l'autre de la ville, que les jeunes Somaliens hébergés dans le Centre d'accueil à Castelnuovo di Porto, à 45 km de Rome, sont arrivés à l'école Asinitas à l'autre bout de la ville. Le Centre offrait peu de choses en déhors d'un lit et de plateaux-repas. Un jour, Hassan et Aboubakar arrivèrent chez nous. « On nous a dit qu'on est bien ici », ont-ils dit, et ils sont restés. D'autres ont vite suivi5.

C'est dans ce contexte de mixage d'histoires, langues et cultures différentes qu'on a essayé de reconnecter l'« ici et là » du parcours migratoire en donnant vie à des narrations mutuelles où des médiateurs, des écrivains, des chercheurs et des demandeurs d'asile éthiopiens et somaliens se sont confrontés les uns aux autres. C'est pour cela que Dagmawi Yimer, réfugié et réalisateur de l'école Asinitas, a pu se mêler aux demandeurs d'asile somaliens en se faufilant un soir dans le Centre de Castelnuovo avec sa caméra pour enregistrer en direct leurs contes, espoirs et désillusions.

À ce moment-là, l'école Asinitas fourmillait d'initiatives à contrecourant. Au moment même (août 2008) où le gouvernement Berlusconi faisait la paix avec le Colonel Khadafi et venait d'approuver un « paquet de sûreté » qui criminalisait toute arrivée de nouveaux « clandestins » (le mot même soulignait leur situation d'étrangeté vis-à-vis de la société italienne), on voulait dénoncer les politiques gouvernementales et, en même temps, tâcher d'enregistrer « le désastre » de l'accueil italien, selon l'enseignement de Bourdieu⁶, à travers les récits directs des individus concernés. De là, l'attention toute particulière accordée au contexte d'écoute participatif et les différentes formes de récit de soi

^{2.} Sur la route Libye-Lampedusa, voir Triulzi 2013.

^{3.} Voir Lorenzoni et Goldoni, 2005:18-27, Lorenzoni et Martinelli, 1998: 45-82.

^{4.} Extrait du film C.A.R.A. Italia, frame 0':30"-2':55".

^{5.} Voir Triulzi 2009, p. 28-32, et Carsetti 2009, p. 32-374

^{6.} Bourdieu 2012, p. 82.

261

VIOLENCE ET RÉCIT

qu'on essayait d'encourager. L'arrivée des jeunes demandeurs d'asile somaliens fut l'occasion de mélanger récits, vidéo, oralité et écriture dans un partage de mémoire et de reconnaissance réciproque, qui nous semblait signifiant. C'est comme cela qu'on a décidé, après quelques mois d'école et beaucoup de discussions, de mettre en route un entretien collectif sous forme d'un « cercle narratif et d'écoute », où pratiques de soin, « contrats de confiance⁷ », et besoins individuels pouvaient s'entrelacer librement.

Au-delà des jeunes Somaliens et de deux médiateurs éthiopiens, Dagmawi Ymer, le responsable de l'audiovisuel à l'école, et son compagnon de voyage, Sintayehu Eshetu, les autres participants du cercle narratif étaient les enseignants de l'école avec qui on a longuement discuté les thèmes, les temps et les cadences des entretiens, une médiatrice de langue somalie (Zahra) qui traduisait en italien les longs monologues de ses compatriotes, et deux écrivains d'origine somalienne : Cristina Ali Farah, issue d'un mariage mixte italo-somalien, qui avait vécu à Mogadiscio jusqu'à l'âge de 17 ans et était rentrée en Italie avec sa mère à la chute de Siad Barre en 1991 pour entreprendre une brillante carrière d'écrivaine8; et la journaliste et écrivaine Igiaba Scego, une jeune femme somalienne très active dans les médias et dans la société civile italienne9. La médiatrice et les deux écrivaines somaliennes ont joué des rôles très importants dans le cercle. Il y avait donc Zahra, une femme d'âge moyen bienveillante, qui remplaçait la mère absente des jeunes Somaliens coupés de leur famille en apportant chaque fois de la nourriture et de boissons qu'elle préparait elle-même; Cristina Ali Farah qui déchiffrait les mots somaliens ressortis des entretiens et aidait à traduire les longues sessions du cercle narratif; et Igiaba Scego qui a écrit un « journal de bord » qui nous a aidés à mieux comprendre « les mots pour le dire » ainsi que les zones d'ombre que le cercle révélait et propageait.

La narration collective tenue à l'école Asinitas de Rome a duré six mois, de février à juin 2009, avec une cadence bimensuelle, et se

fondait sur une circularité de contes et des informations qui contribuaient à la participation au cercle de chaque membre du groupe. En effet, pendant ce temps, le cercle narratif a été croisé par une série d'événements (y compris la reconnaissance du statut juridique des jeunes Somaliens, ce qui a déterminé leur immédiate expulsion du Centre C.A.R.A. de Castelnuovo) qui apparaissaient dans les récits, en reprenaient les thèmes et les anxiétés, et se mesuraient avec le vécu quotidien des participants. La méthodologie du cercle s'est établie progressivement. Les thèmes des sessions étaient généraux (« partir », « laisser », « mourir », ou encore « dedans/dehors », « ami/allié »), ils étaient proposés au début de chaque cercle afin d'éviter toute narration préparée à l'avance, étaient discutés de façon critique à la fin de chaque session. Au début, c'étaient surtout les silences qui prévalaient. Ensuite, les silences ont changé de signification, et la gêne initiale a cédé la place aux moments de détente, de rire, de réflexions. Quand les silences se prolongeaient, la « mère » Zahra psalmodiait un chant somalien d'attente ou d'amour. On évitait toute question directe, toute interrogation sur les traumatismes subis ou agis, toute évocation douloureuse; le cercle encourageait la narration libre, le flou de mémoire, les associations d'idées.

De cette façon, le vide de l'accueil formel du centre CARA, l'attente épuisante des documents nécessaires pour sanctionner le nouveau statut juridique, et les pauses qui précédaient et suivaient les moments narratifs les plus denses étaient imprégnés de significations et de résonances dans l'acquisition des besoins des migrants. Ce dispositif permettait à chacun des participants de retrouver en lui/elle-même le silence intérieur et l'envergure nécessaire à une forme d'écoute active : comme dans toute narration collective il fallait « se vider dedans pour pouvoir accueillir les mots des autres 10 ». Entre janvier et juin 2009 dans la grande salle d'Asinitas de Via Ostiense à Rome, les enseignants de l'école, les élèves éthiopiens et les jeunes « arrivants » somaliens ont animé un « cercle narratif » où la présence conjointe d'autres migrants, médiateurs, chercheurs et écrivains a donné lieu à une expérience de partage de mémoire et de violence qui a aidé à saisir, et en même temps à questionner, « les mots pour le dire ».

^{7.} C'est encore Bourdieu (1993, p. 10) qui parle de la nécessité d'entretenir dans toute enquête signifiante un « contrat de confiance » dont la première règle est celle de « protéger ceux qui [se sont] confiés à nous. »

^{8.} Voir Ali Farah, 2007, 2014.

^{9.} Voir Scego 2010, 2015. Sur l'importance de l'écoute dans le cercle narratif, voir Scego 2009, p. 38-42.

^{10.} Lorenzoni et Goldoni 2005, p. 20.

En revenant neuf ans après sur ce cercle et ses traces multiples 11, il m'est difficile de donner une image précise de tout cela, de « traduire » un jeu complexe de subjectivation et de reconnaissance mutuelle dans un bref texte comme celui-ci : il faudra du temps pour transcrire mentalement les multiples empreintes du cercle et en extraire les enseignements. Ce qu'on peut dire en relisant aujourd'hui ces documents, et en les comparant aux informations ultérieures sur la route Libye-Lampedusa, c'est qu'on est davantage surpris par la variété et la subjectivité exprimées dans les témoignages que par la révélation des différents traumatismes et blessures du parcours migratoire. Les moments les plus violents de la « route L-L » étaient mentionnés dans le cercle « en passant » ou bien ils étaient délibérément ignorés : « Je suis passé par l'Éthiopie, le Soudan, le Sahara mais je ne veux pas parler de ça. Je suis arrivé *ici* » dit le jeune Aboubakar 12 en soulignant que c'est l'*ici* et le *maintenant* qui menace son présent plus que sa mémoire.

En effet, les premiers traumas élaborés par les demandeurs d'asile ne furent pas les nombreux cas de violence auxquels ils avaient assisté ou qu'ils avaient subis pendant le voyage mais les questions pratiques et déchirantes de l'arrivée, l'accueil tout formel et anonyme du centre, la très longue attente (huit mois) pour la réponse à leur demande d'asile, la difficulté à faire comprendre le sentiment de précarité éprouvé dans cette impasse, à trouver les mots justes dans une langue étrangère. La distance physique qui séparait le centre d'accueil de l'école Asinitas (au moins quatre heures aller et retour), et les obstacles qu'il fallait surmonter pour y parvenir – la peur des contrôleurs, les bus ratés parce que les chauffeurs ne s'arrêtaient pas lorsqu'ils voyaient « des Noirs » à l'arrêt; les regards malveillants des gens autour d'eux – étaient autant de barrières qui séparaient les jeunes Somaliens des soins et des attentions qu'ils cherchaient dans l'abri romain.

Voilà comment le vide manifeste et planifié de l'accueil italien est décrit par Aboubakar :

« On peut résumer l'accueil italien par un mot : *Buon appetito*! Après le débarquement [à Lampedusa] on m'a emmené à l'endroit où je suis [maintenant]. La vie ici s'est révélée très difficile. Je m'attendais à un futur, des possibilités; ici au contraire on m'a donné une place pour dormir et manger, bon appétit, et tu vas où tu veux. J'ai parcouru toute la ville pour trouver un travail quelconque. Ailleurs on te donne des papiers pour te déplacer, ici il n'y a que *buon appetito*, et c'est tout. J'étais perdu, je ne comprenais pas la langue jusqu'au moment où on m'a parlé de l'école [Asinitas] et j'ai commencé à la fréquenter 13. »

Et encore Hassan:

« On nous a emmenés dans un grand centre d'accueil où il y avait des Somaliens et d'autres réfugiés. On pensait qu'il y aurait dans le camp une école où on aurait pu apprendre la langue pendant que nous attendions les documents, et qu'on aurait pu continuer à étudier après. Le camp s'est révélé une prison [...]. Après avoir fait le lycée et avoir passé deux ans à l'université [en Somalie], il n'est pas facile d'arriver dans un pays où on te dit : mange, dors 14. »

Dans la description de ses habitants, le Centre est défini comme un « camp » pire qu'une « prison » car, comme le répète Doolli (« la souris ») qui a passé neuf mois dans un centre de détention en Libye et huit mois à Castelnuovo avant de recevoir ses papiers de réfugié, la prison en Libye était mieux que le centre, car là-bas :

« il n'y avait pas d'espoirs ou d'expectatives. J'étais enfermé dans une cellule, on me donnait de la nourriture là-dedans, et moi je ne pouvais rien faire. J'étais un détenu. Mais maintenant que je suis ici... ma femme et mes enfants m'attendent. Quand j'étais en prison, ils pensaient simplement que leur père était en prison, il n'était pas libre, tandis que maintenant ils attendent quelque chose de moi, mais ici c'est moi-même qui n'ai rien 15. »

^{11.} Il s'agit de quelques centaines de pages de transcriptions des rencontres traduites en italien (CN/1-9), le "journal de bord" d'Igiaba Scego (Scego 2009), les "mots pour le cercle" élaborés par Ali Farah (Pcn/1-5), les entretiens de backstage enregistrés par Dagmawi dans le centre de Castelnuovo di Porto (Db/CI 1-4). Voir le site AMM : <www.archiviomemoriemigranti.net/autonarrazioni>.

^{12.} AMM, Db/CI 1 p. 4.

^{13.} Id., Db/CI 1p. 1-2.

^{14.} Id., Db/CI 1p. 1.

^{15.} Id., Db/CI 4 p. 9.

Tout encampement mène au désespoir, et lorsque les longs mois d'attente et d'anonymat donnent lieu à un déni officiel de l'asile et à l'ordre d'expulsion, cela peut conduire à la folie ou à l'errance forcée de tous ceux qui vivent à la frontière de l'humanité, la soumission forcée de tous ceux qui n'ont ni toit ni loi. C'est comme ça que les espoirs refoulés dus à la bureaucratie ou à l'indifférence éprouvée à Castelnuovo di Porto par les demandeurs d'asile se répercutaient dans les narrations du cercle et peut-être effaçaient ou éloignaient les plus graves souffrances subies par eux, avant ou pendant le voyage. L'anarchie de la Somalie en guerre, la violence du quotidien sous le régime des seigneurs de la guerre, les sentences des tribunaux islamiques, et la mort vécue et perçue pendant leur vie étaient le fil rouge des motivations (le buufis, le « gonflement » qui remplit et « chauffe » tout Somalien impatient de partir 16) données par les jeunes sur l'impossibilité de rester dans leur pays. Voilà deux brefs abrégés d'une enfance somalienne racontée en deux moments différents par Aboubakar, qui a vécu dix-huit ans dans un pays qu'il définit comme qasan (« confus », « engourdi », « entortillé », selon la traduction de Cristina Ubax Ali Farah 17) :

« J'ai grandi pendant la guerre civile. Je n'ai jamais vu mon pays en paix. J'ai grandi dans un pays *qasan* où chacun avait son fusil. J'étais à l'école et je grandissais dans un pays en guerre [...]. Il arrivait souvent qu'on se trouvait devant une fusillade quand tu étais dans une voiture, ou des affrontements quand tu étais à l'école. On n'y pouvait rien. On pouvait mourir tout simplement en marchant dans la rue [...]. C'est alors qu'on a choisi le voyage. Plutôt que mourir immobile, il valait mieux mourir en route dans le voyage¹⁸. »

Et encore:

« Nous étions ensemble à l'université [de Mogadiscio], Hassan et moi. On a grandi tous les deux, sans gouvernement, au milieu de la guerre civile. On a vu toute notre vie des militaires armés aux barrages. Nos parents étaient inquiets, on était sûr de sortir le matin mais pas de rentrer le soir [...] mon père même, il est sorti un matin et il n'est plus rentré. Mon frère qui allait à l'université, il est sorti un matin et il n'est pas rentré.

J'ai été dans cette situation toute ma vie, pendant dix-huit ans. Très souvent j'ai pensé que j'allais mourir, mais je continuais à vivre [...] on n'arrive pas à raconter tout ce qu'on a passé. On pouvait mourir sans aucune raison. C'est pour ça que je me suis dit que je devais m'en aller 19. »

C'est peut-être pour cette raison que les difficultés du voyage à travers le désert et la mer n'apparaissent pas souvent dans les témoignages recueillis au sein du cercle : c'est la violence de vivre et survivre dans l'anarchie de la guerre clanique qui précède le départ, et celle qui suit le voyage, les salles vides éclairées au néon et les « dispositifs » de la rétention à Castelnuovo, qui prévalent dans les narrations libres des jeunes Somaliens autour du cercle. Comme l'a dit Moustafa qui est parti deux fois pour l'Italie, « le voyage je ne peux pas le raconter, il est long et parfois très triste » mais, par rapport à la destruction (*burbur*) des villes somaliennes attaquées par les islamistes de *al-shabaab* et présidées par les troupes éthiopiennes en 2007, le chemin migratoire de la « route L-L », bien que parsemé de dangers, était en quelque sorte un chemin de sortie de la guerre.

L'histoire de Farhan, un jeune mécanicien de Beletweyn, est exemplaire. Obligé de s'échapper une première fois de sa ville natale en 1994 lorsqu'elle est prise par un clan rival car il craint pour sa vie (« Il arrivait souvent que, lorsqu'un nouveau clan prenait le pouvoir, on tuait tous les hommes de l'autre groupe »), Farhan émigre successivement deux fois, au Yemen en 1999, et en Afrique du Sud en 2002, avant de rentrer à Beletweyn en 2007 pour repartir l'année après pour l'Italie. Entretemps il s'est marié, a deux enfants qu'il doit nourrir ainsi que ses parents, la famille vit dans la crainte continuelle de la mort. Ce sont ses parents qui lui reprochent d'être rentré à Beletweyn et l'incitent à nouveau à fuir :

« J'étais tout simplement un homme parti pour un destin meilleur qui était forcé chaque fois de rentrer... Les difficultés auxquelles j'échappais étaient pires que la mort. La mort arrive une seule fois, mais vivre comme ça [dans la peur] est une torture sans fin [...]. Quand je regarde derrière moi, je me rends compte que le temps vécu dans la difficulté est plus long que celui vécu dans la paix²⁰. »

^{16.} Voir Horst 2006, et AMM, CN-7 (« Buufis »).

^{17.} AMM, Db/CI 1 p. 3.

^{18.} Id., Db/CI 1 p. 3-4.

^{19.} *Id.*, CN/1 p. 2.

^{20.} Id., Db CI 3, p. 5.

Les mots pour le dire

C'est comme ça que Hassan, Aboubakar, Doolli, Farhan, Moustapha ou Omar sont partis pour le Yemen, pour l'Éthiopie, pour l'Afrique du Sud ou le Kenya pour se retrouver ensuite tous ensemble au Centre de Castelnuovo di Porto. Les départs de la Somalie occupée par les troupes éthiopiennes à la fin de 2007 augmentaient jour après jour. Les drames du voyage aussi. C'est comme ça qu'Omar de Hargeisa relate d'une voix sombre le dialogue qu'il a avec son frère aîné lorsque, le 8 octobre, celui-ci communique à la famille qu'il veut « entrer dans le voyage » pour l'Italie :

« Il a dit qu'il voulait partir, qu'il y avait d'autres copains dans le quartier qui partaient : je pars avec eux.

Je lui ai demandé s'il savait nager [...] il a dit non.

Je lui ai dit ne pars pas, reste ici avec nous, mais il a dit non.

Pendant deux semaines j'ai essayé de le convaincre de ne pas partir, mais il n'a pas voulu.

Les garçons de notre quartier étaient entrés en Italie, tout le monde voulait

Deux fois on l'a renvoyé de l'Éthiopie. On lui a dit de rentrer... [il est parti pour l'Érythrée]

[...]

Puis, le 20 juin [2008], ses copains nous ont téléphoné; ils nous ont dit qu'il était mort et qu'ils l'avaient enterré.

Il était mort de soif; eux ils s'étaient sauvés; ils se connaissaient bien, mais chacun doit sauver sa propre vie.

On lui a fait les funérailles, sa femme s'est habillée en veuve, on a fait tout le nécessaire.

(pause)

Au mois de mars, il est arrivé à moi aussi de vouloir entrer dans le voyage²¹. »

Après des longues négociations avec ses parents, Omar est parti lui-même au printemps avec un cousin, sur l'injonction de son père : « vous allez partir ensemble, de façon à vivre ensemble ou vous sauver ensemble. » Ils sont arrivés tous les deux un jour à l'école d'italien Asinitas à Rome pour apprendre, eux aussi, « les mots pour le dire ».

C'est au vu de tout ceci que les témoignages, les contes, et la subjectivité qui émanaient des jeunes Somaliens en marche ont pu s'exprimer à travers une « mise en cercle » de l'expérience migratoire et une médiation linguistique qui a soutenu ce parcours de rapprochement et d'échanges. Lorsque le cercle narratif a pris fin, au début de l'été 2009, les jeunes Somaliens ont attendu encore trois mois avant de recevoir la protection internationale qu'ils demandaient. Ce qui a impliqué immédiatement leur expulsion du Centre et la difficile démarche d'un nouveau départ plus aventureux que jamais, la recherche d'un travail, d'un logement, de la dignité. Les dernières images du film C.A.R.A. Italia montrent tout le désarroi et l'inquiétude devant ce nouveau voyage vers la normalité qui ne va pas être moins long ou douloureux : « Yet naw, yet naw agarè22 », « Où est-il, où est-il mon pays » chante l'artiste éthio-somalienne Saba Anglana dans un mélange de mots amhariques et somalis qui se termine sur l'image des jeunes réfugiés assis dehors à la Gare Termini à Rome, les yeux vides, au milieu d'une foule anonyme et bruyante qui les entoure²³.

Dix ans après cette expérience humaine et linguistique, Hassan et Aboubakar sont toujours à Rome après différentes expériences d'étude et de travail. Le Centre C.A.R.A. de Castelnuovo, où l'un d'eux a continué à travailler jusqu'à la fin, a été fermé par le gouvernement. Leur constante précarité, unie à la détermination de vouloir terminer leurs études et de chercher un refuge stable, n'a pas cessé jusqu'à aujourd'hui. Ils m'ont avoué récemment qu'ils attendent avec impatience le jour où ils auront le droit de présenter la demande pour obtenir la nationalité italienne, une procédure que le nouveau gouvernement de droite a poussé à douze ans de résidence continue. Ils m'ont dit aussi qu'il faudra ajouter encore deux ans de bureaucratie compte tenu des complications de la loi sur la citoyenneté. Il faudra donc quatorze ans avant d'avoir un passeport qui leur permettra finalement de faire légalement ce qu'ils ont souhaité jusqu'ici : partir du pays.

^{21.} Id., CN-5, p. 6-7.

^{22.} Extrait du film C.A.R.A. Italia, 35: 04-36:10.

^{23.} Le rôle symbolique de la Stazione Termini est bien capté par Cristina Ali Farah 2007, p. 28-29.

BIBLIOGRAPHIE

ALI FARAH Cristina, Madre piccola, Milan, Frassinelli, 2007.

- Il comandante del fiume, Rome, 66thand2nd, 2014.

Bourdieu Pierre, La misère du monde, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

- In Algeria. Immagini dello sradicamento, a cura di F. Schultheis,

C. Frisinghelli, A. Rapini, Rome, Carocci, 2012.

C.A.R.A. Italia, dir. Dagmawi Ymer, 40', Rome, AMM-Asinitas, 2010.

Carsetti Marco, "Il tempo dell'arrivo", « Lo straniero », 2009, n.107, p. 32-37.

Horst Cindy, Transnational Nomads: How Somalis cope with refugee life in the Dadaab Camps of Kenya, Oxford-New York, Berghahn, 2006.

LORENZONI Franco et MARTINELLI Marco, Saltatori di muri. La narrazione orale come educazione alla convivenza, Cesena, MacroEdizioni, 1998.

LORENZONI Franco et GOLDONI Maria Teresa, Così liberi mai. La proposta del cerchio narrativo nella scuola di base come scoperta di sé e come apertura agli altri, Perugia, Ediz. Era Nuova, 2005.

Scego Igiaba, "Ascoltare", « lo straniero », n. 107, 2009, p. 38-42.

- La mia casa è dove sono, Milan, Rizzoli, 2010.
- Adua, Florence, Giunti, 2015.

Triulzi Alessandro, "Il cerchio e la scuola", « lo straniero », 2009, n. 107 : 28-32.

— "'Like a Plate of Spaghetti'. Migrant Narratives from the Libya-Lampedusa Route", in A. Triulzi et R.L. McKenzie (eds), Long Journeys. African Migrants on the Road, Leiden: Brill, 2013, p. 213-232.

Sources d'archive (<www.archiviomemoriemigranti.net/autonarrazioni>):

AMM, CN/1-9 Cerchio narrativo rifugiati somali.

AMM, Pcn/1-5 Parole per il cerchio.

AMM, Db/CI 1-4 Dialoghi di backstage dal film C.A.R.A. Italia.